

Une maison d'édition dédiée à la poésie pour la jeunesse : Møtus

Entretien avec François David



François David © Jacqueline David

Annick Lorant-Jolly : François David, vous avez fondé Møtus en 1988. Pouvez-vous nous raconter la genèse de cette aventure ?

François David : Auparavant j'avais lancé une revue littéraire sur cassettes qui s'appelait *Voix/e/s* : des nouvelles pour les adultes, avec des comédiens, des musiciens, des illustrateurs. Une entreprise difficile qui n'a duré qu'un an. Je voulais publier le recueil d'un poète et c'est comme cela que nous avons décidé de créer Møtus, une maison d'édition spécialisée en poésie – sous le statut associatif. Nous voulions publier de la poésie contemporaine pour les adultes – et exclusivement de la poésie brève. Mon idéal tient peut-être dans les trois vers d'Yves Bonnefoy :

« Les mots comme le ciel,

Infini

Mais tout entier soudain dans la flaque brève »

Et cela reste un idéal, essayer de faire court car moins on en dit, plus on laisse à ressentir, à imaginer.

A.L.-J. : Avec la maison Møtus vous êtes un éditeur de poésie pour la jeunesse reconnu par les professionnels et le public. Mais vous êtes aussi auteur

– de poésie, de théâtre, de nouvelles – et vous avez été enseignant. Votre activité éditoriale vous permet-elle de vivre ?

F.D. : Non, je n'en vis pas. J'étais enseignant, j'ai enseigné la littérature et le théâtre, maintenant je suis à la retraite. À Møtus je touche des droits quand je suis auteur, mais rien pour mon travail considérable d'éditeur, car c'est une association à but non lucratif. Et puis pour moi cela a été un choix, au départ, en tant qu'auteur, de ne pas avoir à dépendre de mes « revenus » littéraires. J'ai fait le choix d'avoir un métier à côté, pour conserver une totale liberté.

A.L.-J. : Votre œuvre en tant qu'auteur est considérable et vous publiez chez de nombreux éditeurs.

F.D. : Oui, chez vingt et un éditeurs différents, une centaine de livres.

Manuela Barcion : En-dehors de la poésie, et des romans, vous écrivez du théâtre ?

F.D. : Oui, et des pièces radiophoniques qui sont passées à France Inter, France Culture. Mais aussi plusieurs de mes textes ont été adaptés pour le théâtre. Et maintenant j'écris à nouveau pour les adultes.

A.L.-J. : Dans le nom de votre maison d'édition pourquoi ce symbole du ø barré, comme un doigt sur les lèvres ?

F.D. : Il est important de savoir se taire, de savoir écouter... Et j'aime les formes brèves. En littérature générale la forme brève c'est la nouvelle, un genre qui malheureusement n'est plus à la mode en France depuis pas mal de temps. Alors qu'historiquement, au XIX^e siècle, il l'a été – voyez Maupassant par exemple. J'aime d'ailleurs beaucoup écrire des nouvelles. Donc, chez Møtus, pendant quatre ans, nous avons publié de la poésie pour adultes, treize recueils, dont le tout premier était *Littorines* de Michel Besnier, qui est devenu un auteur emblématique chez Møtus et qui figure aujourd'hui dans de nombreuses anthologies. Je pense en tout cas que l'originalité de notre travail d'éditeur de poésie, comme chez Cheyne éditeur, c'est que nous publions des textes inédits. Un choix encore peu courant et précieux en poésie jeunesse, car, pour pouvoir faire des anthologies il faut bien que les textes aient déjà été publiés ! Peu d'éditeurs encore aujourd'hui prennent ce risque.

A.L.-J. : Il y a eu *Le Dé bleu*, avec sa collection « *Le Farfadet bleu* »...

F.D. : Oui mais Louis Dubost a fermé sa maison d'édition.

A.L.-J. : Il vient de publier un nouveau recueil de poèmes inédits : *Des sourires et des pommes*, chez Cadex éditions et sous le label de la collection « *Le Farfadet bleu* ». Une bonne nouvelle...

F.D. : Cela dit la poésie pour adultes est un secteur particulièrement difficile, au contraire de la poésie pour la jeunesse qui fait preuve d'une belle vigueur. Pour en revenir aux débuts de Møtus, ces treize

recueils étaient des livres vraiment très beaux, sur un papier vélin de Rives en couverture, avec du Centaure ivoire à l'intérieur, et une présentation soignée. Et le tirage public se doublait d'un tirage de tête, encore plus sophistiqué, à cinquante exemplaires. Nous recevions un accueil critique très positif. Tout le monde trouvait ça remarquable. Cela ne nous a pas empêchés de rencontrer de sérieuses difficultés pour les vendre. Or Møtus est une association de bénévoles et, si nous ne faisons pas de bénéfices, nous ne pouvons pas travailler à fond perdu. Et puis, il faut que notre travail « fasse au moins du sens ». Peu à peu, Møtus a évolué vers l'édition jeunesse. Le point de départ pour moi a peut-être été un stage pour des enseignants sur la poésie contemporaine dans lequel je suis intervenu une journée. J'ai présenté – avec passion – la poésie contemporaine à ces stagiaires très intéressés et attentifs. Mais, lors du bilan, ils m'ont dit :

« Est-ce que la poésie contemporaine c'est pas trop compliqué ? Est-ce qu'elle ne s'enferme pas dans une tour d'ivoire ? Et finalement est-ce que Victor Hugo ce n'est pas mieux ? ». Même si j'adore Victor Hugo il y avait quelque chose d'un peu désespérant à entendre cela. Alors j'ai décidé de faire ce qu'on appelle des « poèmes-affiches » pour répondre à cette idée préconçue que la poésie s'enferme !

Pendant un an, dans la Manche, on a collé sur les murs des villes, dans les lieux de vie, chez les commerçants, dans les maisons de la culture... des affiches qui n'étaient pas à vendre, qui n'invitaient pas non plus à acheter quelque chose, ni à se rendre quelque part. Il y a vingt ans cela ne se faisait guère. On a eu des réactions passionnées.



« Les Livres »,
Poème-affiche de François David
et Bernard Vernochet



« L'ivre-objet »



Un bonbon-mot : « 0 % de matière grasse, 100 % de matière grise »



Chaque affiche offrait la rencontre entre un poète et un peintre. On imposait un carré, qui devait en principe être au centre pour qu'il y ait toujours un espace pour le poème.

Beaucoup d'artistes y ont collaboré. Je me rappelle une anecdote amusante : j'ai sollicité un jour André François et je lui ai expliqué que l'image devait tenir dans un carré, pour accompagner le texte d'un autre. Il m'a répondu : « J'aime pas les contraintes, j'aime pas les carrés, je ne vois pas pourquoi ce serait le texte d'un autre, alors que je peux très bien le faire moi-même ». Alors il a réalisé l'intégralité, texte et image, d'un magnifique poème-affiche.

A.L.-J. : Cette aventure a duré longtemps ?

F.D. : Non, ça a duré un an mais avec un impact très important, la poésie sortait de ses murs et rencontrait son public. Ensuite on a aussi réalisé des livres-objets. Pour les adultes. Par exemple *La Petite fille aux allumettes n'est pas morte* avec un poème plié en accordéon dans une vraie boîte d'allumettes, ou « L'ivre-objet » dans une bouteille. On en a vendu des milliers d'exemplaires. J'aimais bien que ces livres-objets ne soient pas des livres uniques ou tirés à peu d'exemplaires – comme les livres d'artistes – mais qu'ils soient faits à partir d'un objet du quotidien et qu'ils puissent être multipliés. En veillant à ce que le texte à l'intérieur soit un vrai texte poétique. Pas un gadget ! Après on en est venu à créer des livres-objets pour les enfants. Je ne sais pas si vous avez entendu parler de ce livre qui s'appelle *La Poupée russe* : on prend la « poupée » et l'enfant lit à l'intérieur le petit poème, assez simple, que j'ai écrit : « Dans une poupée russe / Il y a une poupée à l'in-

térieur / À l'intérieur de la poupée de l'intérieur / Il y a une autre plus petite poupée / Si tu l'ouvres... » – et à ce moment-là, on l'ouvre – et dedans il y a la suite, le poème continue... Le poème se termine avec le plus petit des livres gigognes mais dedans il y a un petit rouleau où est écrit, avec les caractères russes « matriochka », et un autre poème, assez émouvant et très facile à lire. Au départ ça a mal commencé, une catastrophe ! Nous l'avons tirée, comme les autres, à 2000 exemplaires, et ça prenait beaucoup de place. Or Møtus, c'est dans ma maison ! Il y a un grenier qui était entièrement rempli de *Poupées russes*, mais ça ne suffisait pas... Il y en avait aussi plein dans notre chambre à coucher. On avait reçu 2000 *Poupées russes*, mais personne n'en voulait, ni les libraires, ni les bibliothécaires ! Heureusement l'affaire s'est débloquée grâce aux enfants. À chaque fois que je présentais *La Poupée russe* dans une école c'était un émerveillement. Les enfants trouvaient cela magique... de ce fait la situation s'est complètement renversée, et ce livre-là est depuis longtemps épuisé. On était peut-être trop précurseurs à l'époque. Il y a deux ans, *Livres Hebdo* a fait une page spéciale sur les livres-objets en mettant en évidence les nôtres. Le temps a fait son œuvre.

M.B. : Vos livres-objets ont donc eu finalement du succès.

F.D. : Oui, du coup on en a fait d'autres. Il y a *Dans ma valise*, qu'on a tiré à moins d'exemplaires parce qu'on le fait à la main, ou le *Miroir* avec le texte à l'envers. On a réalisé des petites boucles d'oreilles, un collier-poème, une broche. J'ai vu des femmes les porter dans la vie courante. J'aime bien que la poésie rentre dans le quotidien... Ou les « bonbons-

mots », sur un concept d'Aline Pirès, avec des quatrains dont il faut deviner le titre à l'intérieur de chaque « bonbon ». Par exemple : « On dit qu'il est en or / Mais c'est une rose / Un ruisseau de miel / À nos lèvres closes ». Le premier vers évoque une expression...

M.B. : Le Silence... ! Et il y a des bonbons à l'intérieur ?

F.D. : Non, il n'y a pas de bonbons ! Cela me rappelle une réaction amusante : On a plusieurs diffuseurs en bibliothèques pour ce poème-objet qui reçoit un très bon accueil. Quand on a envoyé « Les bonbons-mots » comme nouveauté, l'un d'entre eux nous les a retournés en disant : « vous avez fait une erreur : je ne diffuse pas de produit périssable ».

A.L.-J. : Par rapport à tous les livres que vous avez publiés, poésie pour adultes, livres-objets, etc. vous gérez l'ensemble de la chaîne de fabrication ? Y compris l'impression ?

F.D. : Au départ, oui. Même si nous ne sommes pas imprimeurs comme Cheyne. Comme les quatre premières années avaient été difficiles, nous avons été obligés de prendre ces considérations matérielles en compte. On imprimait nous-mêmes, avec les moyens du bord, sur notre imprimante, sauf pour les couvertures en couleurs. Mais quand nous nous sommes lancés dans la poésie jeunesse, nous avons commencé à vendre de mieux en mieux. Il y a vraiment un public. Par exemple *Le Verlan des oiseaux* de Michel Besnier a dépassé les 8000 exemplaires. Pour ses textes, on fait un premier tirage à 3000 et puis des retirages. Ce qui est quand même formidable pour des textes de poésie inédite.

Depuis six ans maintenant, c'est l'imprimeur qui tire tous les ouvrages de poésie. Et ce changement nous a permis de choisir un autre papier recyclé, plus épais, et encore plus joli. Mais c'est moi qui les compose ou, quand Henri Galeron illustre, c'est Annie Galeron – qui avait été directrice artistique chez Bayard – qui a la gentillesse de faire la composition des ouvrages.

A.L.-J. : Après ces livres-objets vous avez eu l'idée de créer une collection de poésie pour la jeunesse ?

F.D. : Un jour on avait donné une soirée au théâtre de Cherbourg, avec deux auteurs dont on publiait les livres : Jean-Louis Maunoury et Philippe de Boissy. Deux comédiens professionnels interprétaient les poèmes, un musicien avait fait un accompagnement musical. La salle était pleine et la soirée était un succès. Mais en dépit de ce succès, on a vendu très peu de livres. Jean-Louis Maunoury avait également apporté des textes écrits pour les enfants, j'enseignais le théâtre à de jeunes comédiens et ils avaient interprété ces poèmes. J'ai senti la réaction très enthousiaste du public. Alors on a publié *Bestioles et Bestiaux* qui est le premier livre de la collection « Pommes Pirates Papillons ». Et il s'est trouvé que ça a bien marché. Il y a eu ensuite *Les Contes de la bouche et de l'oreille*, vite réédités, etc. Et il est arrivé un moment où on ne pouvait plus tout assurer : les livres de poésie pour adultes et ceux pour la jeunesse. À partir de là, depuis 1992, nous nous sommes spécialisés dans la littérature pour la jeunesse.

M.B. : Comment vous est venu le titre de la collection « Pommes Pirates Papillons » ?

F.D. : C'est un petit clin d'œil à Baudelaire,

à ses *Petits poèmes en prose* avec cette triple allitération qui peut facilement être reçue et perçue par les enfants. Notre idée générale pour cette collection tourne autour de la formule d'Apollinaire : « J'émervaille ». C'est-à-dire que la poésie peut transformer le quotidien en quelque chose de beau, de passionnant et de joyeux. Apollinaire dans les tranchées a écrit « Merveille de la guerre ». Alors qu'il était menacé par les éclats d'obus, comme celui à cause duquel il a été trépané, il écrivait encore : « Que c'est beau ces fusées qui illuminent la nuit ». C'est toute la force, la beauté de la poésie. Dans beaucoup de pays – la France moins, peut-être – elle est considérée comme essentielle. C'est ce qui reste quand tout a disparu. Jorge Semprun, dans *L'Écriture ou la vie*, montre dans un camp un homme murmurant, comme tout derniers mots, ceux d'un poème à l'un de ses compagnons en train de mourir. Et Günter Grass disait que plutôt d'être reconnu en Allemagne comme romancier, son plus grand honneur serait d'être reconnu comme poète. La poésie est un genre singulier, peut-être méconnu, mais en tout cas le genre premier.

A.L.-J. : Combien de titres avez-vous publiés dans cette collection et comment se fait le choix des auteurs ?

F.D. : Le dernier titre que nous avons publié est le vingt-deuxième, un livre de Thierry Cazals, *Un éléphant au paradis*. C'est le quatrième recueil de cet auteur paru chez Møtus mais son premier dans cette collection. J'ai découvert sur Internet un site consacré aux haïkus, une forme difficile en français. J'ai trouvé finalement un auteur chez lequel – pour une fois – ça sonnait vraiment juste. C'était un recueil pour les adultes, *Le Rire*

des lucioles et j'ai pris contact avec lui en lui disant : « J'ai lu votre livre et si un jour vous aviez envie d'écrire pour la jeunesse, nous serions intéressés ». Un an plus tard il nous a envoyé un recueil de haïkus pour la jeunesse, *Le Petit cul tout blanc du lièvre*, qui fait partie maintenant de la sélection du ministère de l'Éducation nationale. Nous recevons beaucoup de manuscrits, environ quatre par jour. Mais, au-delà, le travail d'un éditeur est d'être attentif, d'être en recherche. Thierry Cazals a une très belle écriture et en plus c'est un homme de grande qualité, qui anime avec une profonde attention des ateliers d'écriture pour les enfants. Il leur donne un nom de poète, comme font les Japonais, un surnom, qui les transforme en même temps. Et son site est vraiment différent des autres, un site sur lequel il y a du silence, qui permet plein de fines découvertes...

Sinon nous avons commencé par demander à certains des auteurs que nous avons publiés au début, notamment Michel Besnier, d'écrire pour la jeunesse. Les textes de Michel Besnier sont très accessibles et pourtant ce sont des textes formidablement écrits. La poésie pour moi c'est d'abord la musique d'un texte, sa mise en forme particulière. Et ce qui fait un auteur de poésie ce n'est pas le sujet, c'est sa manière, rare, de l'aborder.

A.L.-J. : Aujourd'hui votre collection propose une grande diversité de styles, pas seulement des formes brèves. Quels sont vos critères ? Votre choix paraît assez ouvert.

F.D. : Surtout pas de critère ! On pourrait penser qu'on cherche quelque chose de précis. Au contraire, nous cherchons ce qui est inattendu. Un poème doit avoir

une liberté totale, absolue. Peut-être même oublier le lecteur au moment où il est écrit. Après il y a l'étape – ô combien précieuse – des médiateurs du livre, comme vous ou les enseignants. Mais dans sa phase de création, il faut qu'un texte poétique ait été imaginé sans, comme on le dit maintenant, viser une « cible », ce mot horrible. Il faut qu'il y ait cette gratuité. Peut-être les auteurs que nous avons publiés sont-ils ceux qui nous ont proposé quelque chose d'inouï, mais dans une forme accessible, et souvent avec de l'humour – comme chez Thierry Cazals ou Michel Besnier, par exemple.

A.L.-J. : Oui, dans votre collection on trouve des recueils de poésie assez graves, d'autres plus cocasses.

F.D. : Chez Møtus, notre spécificité c'est de ne pas en avoir et de refuser toute ligne figée. À côté de « Pommes, pirates papillons » nous avons créé la collection « Mouchoir de poche », avec un format un peu plus encadré parce qu'on voulait répondre au reproche de faire des livres trop chers : un « Mouchoir de poche » coûte 4,50 €. Il fallait donc qu'il soit petit, et en noir et blanc. Mais nous avons aussi publié le recueil d'Alain Boudet *Le Rire des cascades* hors collection, parce qu'il nous semblait différent. De même pour *Le Petit cul tout blanc du lièvre*, pour lequel nous avons demandé à Zaï – qui est connu pour être un coloriste – des illustrations en une seule couleur.

A.L.-J. : Est-ce que parfois il vous arrive de refuser une proposition d'un recueil de poésie, parce que vous pensez que ça ne peut pas être lu par des jeunes ?

F.D. : Si c'est un texte très intéressant mais pour les adultes on ne va pas le publier.

Et puis nous avons reçu des Prix, nous sommes sur les Salons, et j'interviens moi-même beaucoup. Ce qui fait qu'année après année les ventes n'ont cessé d'augmenter. La plupart de nos ouvrages sont tirés au moins à 2000 exemplaires et les deux tiers de nos titres sont réimprimés au moins une fois.

A.L.-J. : L'intégralité des vingt-deux titres est encore disponible ?

F.D. : Oui. C'est l'un des intérêts d'être publié en jeunesse. Un livre édité il y a quinze ans peut continuer à être lu aujourd'hui. Si, par exemple, l'album *Les Larmes de crocodile* était édité en 2011 il paraîtrait tout aussi novateur. Et puis les enfants se renouvellent, par définition...

A.L.-J. : Les livres de Møtus sont traduits à l'étranger ?

F.D. : Oui : au Japon, en Chine, Corée, Allemagne, Espagne, Angleterre... avec parfois des surprises : par exemple, un titre qui se vend moyennement ici, a été acheté par la République Tchèque.

A.L.-J. : Vous êtes en somme un éditeur pour la jeunesse heureux ?

F.D. : Oui, tout à fait, quand je vois que *La Tête dans les nuages* est publié dans tant de pays au monde qui s'émerveillent de notre livre... je me dis que Møtus se porte bien.

Motus, Landemer, 50460 Urville-Nacqueville
Tél. : 02 33 03 55 38
Fax : 02 33 03 55 36 -
Email : motus@editions-motus.com
Site : <http://motus.zanzibart.com/>



DANS LE CIEL,
LA NUIT,
IL Y A LA GRANDE COURSE
ET LA PETITE COURSE,
ET LE JOUR,
IL Y A LE PETIT NOUNOURS
QUI LES CHERCHE
DANS CE GRAND CIEL.